

# SYNTHESE WEBAGORA – PHIL' OSNY

## QUELLES IDEES POUR INVENTER DE NOUVEAUX MODELES ?

11 AVRIL 2020

### INTRODUCTION

Début ? La République de Platon, utopies (Thomas More) et modèle des phalanstères au XIXème siècle (socialisme utopique) ...

Les constructions *bien pensées* ne marchent pas forcément. Certains ordres traditionnels se sont mis en place de leur propre chef, comme par exemple le féodalisme. Il semblerait que ces systèmes « spontanés » aient une grande stabilité dans le temps.

→ *Mais comment penser un nouveau modèle ? Faut-il un modèle préconstruit ou faire émerger un modèle nouveau qui nous convienne ?*

Le sociologue américain Erik Olin Wright (*Utopies réelles*) s'est intéressé à ces initiatives qui transforment le monde à leur échelle (exemple : Wikipédia). Il s'agit alors de mettre en place des institutions qui favorisent l'émergence de systèmes préférables.

### POURQUOI CE SUJET ?

La période actuelle ressemble à ces moments de rupture qui préfigurent l'apparition de nouveaux modèles. Dans ces circonstances où règne l'imprévisible, les interrogations sont nombreuses : faut-il/va-t-on redéfinir des valeurs ? Quelles sont les attentes de la communauté vis-à-vis du politique ? Pourra-t-on / va-t-on revenir en arrière en sortant de cette catastrophe, ce mot étant à distinguer de la notion de crise ? Et sans cela, l'évolution précédente nous aurait-elle menée à la catastrophe quoi qu'il arrive ?

### DEBAT

Pour certaines sociétés traditionnelles la question ne se posait pas puisque l'homme est un élément du monde parmi d'autres. Il est donc vain de se projeter « dans un au-delà que le monde ne permet pas ».

L'**animisme** consiste en effet à penser l'homme comme faisant partie de la nature. L'idée que l'homme serait coupé de la nature est récente et s'est amplifiée avec le développement de l'Occident.

→ *De quelle prise de conscience parle-t-on ? Des épisodes de crise, chacun n'en fait-il pas quelque chose de différent ?*

Le propre de la crise actuelle est de frapper toute l'humanité. Il faut donc prendre en considération la complexité et comme le proposait Michel Serres, « accoucher d'un nouveau monde ».

→ *Mais la crise était-elle nécessaire pour se réinventer ? Le changement a-t-il besoin de conditions critiques pour s'opérer ? Quelle différence entre crise et catastrophe ?*

La catastrophe est ce qui nous arrive ; la crise en est la conséquence. Il semblerait en effet qu'il y ait un lien de causalité entre crise et changement. Les idées nouvelles auraient donc besoin d'un contexte pour éclore. La crise engendrerait la réflexion.

Dans *La république* de Platon, le changement est motivé par la condamnation de Socrate. Pour Thomas More (l'inventeur du mot utopie grâce à son ouvrage *Utopia*), c'est la crise de la civilisation européenne qui en est à l'origine.

Pourtant nos systèmes sont susceptibles de changer au fil de l'eau : ainsi du commerce international, passé inaperçu. Des économies de plus en plus imbriquées ont pu donner naissance à la mondialisation, avec l'accélération du rythme qui la caractérise aujourd'hui.

→ *À ce propos, comment des catastrophes mondiales peuvent-elle être résolues par des gouvernements nationaux en tenant compte de la taille, du nombre, de la nécessité d'un consensus pour aboutir à une solution ? Au niveau national quelle est alors la part de l'individu et du politique pour définir ces nouveaux modèles ? Au fond, dans quel monde voulons-nous vivre ?*

Dans *Les politiques* (chapitre 1, Livre 7), Aristote s'interroge sur « *le mode de vie le plus digne d'être choisi* ». La politique n'est donc pas détachée de l'éthique.

D'autres facteurs ont une influence sur le monde tel que nous le créons : nos comportements, nos valeurs, notre volonté de vivre ensemble (ou pas), nos différentes sensibilités, nos compétences, et la fiction qui peut « alimenter le réel ».

→ *Alors concrètement, quelles idées dans un monde où domine le hiatus entre problèmes mondiaux et gouvernance nationale ?*

Les affirmations de type « il faut sortir du capitalisme », ou de la mondialisation, ne suffisent pas.

Les initiatives locales peuvent être une réponse, sans qu'elles soient érigées nécessairement en modèles. Pour autant, il subsiste un débat entre centralisation et décentralisation des actions/ des décisions. Quelle gouvernance voulons-nous ? L'Etat devrait-il être fédérateur, modérateur, facilitateur, stratège, etc. ?

Tirer les bénéfices de ce que nous avons appris apparaît également comme une piste. Le baccalauréat sans épreuves finales est tout à fait possible...

Il convient toutefois de tempérer les « remèdes miracles » que nous découvrons, *a fortiori* en temps de crise. Le mot grec *Pharmakon* reflète cette ambivalence : tout remède est à la fois un médicament et un poison. Il en va de même pour les idées. Il faut veiller à trouver la bonne dose. Aristote pose par ailleurs la question de la taille optimale : quelle est la bonne taille pour une cité ? Certaines idées sont adaptées à certaines tailles, ou non.

En ce qui concerne la taille « monde », force est de constater que la mondialisation est incontrôlable mais inévitable : « Le monde entier est dans nos produits ». La situation actuelle nous invite à réinterroger nos compétences internes. Elle nous incite aussi à considérer l'engagement de nos jeunes comme des sources importantes d'initiative et d'action. Il nous faut aussi regarder comment les inégalités sont apparues de manière criante : devant le numérique, privant certains enfants de l'enseignement à distance, mais aussi devant la connaissance, notamment l'exercice d'un esprit critique permettant d'opérer la sélection entre une information véritable et de fausses nouvelles, voire une information « filtrée » par le biais de confirmation.

Finalement c'est tout notre système qu'il faudra évaluer *a posteriori*, au-delà même de l'analyse inévitable de nos politiques de santé.

## EN RESUME

Lors de notre réunion, beaucoup d'idées ont été évoquées, mais on voit bien la difficulté de faire émerger des solutions concrètes à ce stade.